

La marionnette e-x-t-e-n-s-i-b-l-e

Michel Vaïs

Numéro 108 (3), 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25991ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaïs, M. (2003). La marionnette e-x-t-e-n-s-i-b-l-e. *Jeu*, (108), 179–182.



MICHEL VAÏS

La marionnette e-x-t-e-n-s-i-b-l-e



Avec la deuxième Biennale internationale des arts de la marionnette (BIAM) qui, à Paris, du 19 mai au 6 juin 2003, a attiré petits et grands au Parc de la Villette, le moins que l'on puisse dire, c'est que la figurine jadis petite a pris de l'extension !

Si, partout, le théâtre subit l'influence du monde de la communication et du multi-média, on constate aussi, en réaction contre ce déferlement de l'audiovisuel, un retour à l'expérience de proximité, au sens du rituel et à l'événement éphémère et fragile, qui restent l'essentiel de la représentation vivante. Le nouveau théâtre de marionnettes, c'est un peu tout cela. Mais cet art ne se limite plus au castelet. Depuis longtemps, il envahit le plateau et fraye avec les comédiens. Le voilà maintenant qui s'élève au-dessus de la scène, déborde dans la rue, pour gagner même l'espace urbain, voire le ciel. On y retrouve une convergence des arts du spectacle lorsque la marionnette se frotte à la danse, à la musique, au cirque, à l'art du cerf-volant. Les petites figurines font place à des mannequins,

à des ombres, à des effigies ou à des objets qui s'animent pour créer un puissant langage symbolique propre à séduire les plus grands metteurs en scène. Faut-il rappeler qu'à la fois Peter Brook, Ariane Mnouchkine, Tadeusz Kantor, Robert Lepage et Denis Marleau ont fait plus que tâter de la marionnette à un moment ou un autre de leur parcours ?

Le calvaire de Jesús

À la Villette, en cette radieuse fin de mai 2003, le spectacle le plus étonnant était chilien. Coproduit par la BIAM et mis à l'affiche tout au long des vingt-cinq jours du festival, *Jesús Betz*¹ peut être qualifié de conte moral et spirituel. Cette petite pièce d'une heure quarante de la compagnie La Troppa raconte les aventures extraordinaires d'un jeune homme-tronc ballotté par la vie, une sorte de Jésus de notre temps, dont le calvaire est parsemé de rencontres déterminantes. Jesús, joué par un vrai comédien dans la vingtaine (Jaime Lorca), n'a donc ni bras ni jambes. Ce qui ne l'empêche pas d'être pourvu d'une voix d'or, d'un œil vif et d'une mémoire d'éléphant.

Abandonné à lui-même, il se retrouve d'abord accroché au mât d'un voilier en tant que vigie, sous les ordres d'un capitaine implacable mais juste. Un jour, ayant quelque peu tardé à avertir son capitaine d'un danger imminent, il tombe – ou est jeté – à la mer, manque de se noyer, mais, miraculeusement en symbiose avec les éléments et la faune aquatique, il survit, pour se trouver rejeté comme un caillou sur le rivage. C'est là qu'il est recueilli par une femme généreuse et maternelle, vivant seule et en deuil de sa pingouine partie

1. Adapté de l'album *Jesús Betz* écrit par Fred Bernard et illustré par François Roca, Éditions du Seuil, 2001. Spectacle en espagnol, surtitré en français. Création en 2003.



Jesús Betz, spectacle présenté par La Troppa (Chili) à la Biennale internationale des arts de la marionnette, qui s'est tenue à Paris, au Parc de la Villette, au printemps 2003. Photo : La Troppa.

frayer plus au sud. Transporté, soigné, nourri, réconforté, Jesús est adopté par cette femme providentielle, jusqu'au jour où son mari, qui était parti en mer sans donner de nouvelles depuis quatorze longs mois, revient au logis pour une partie de jambes en l'air dans laquelle la nounou est trop heureuse de jouer son rôle. Suivant, du coin d'un œil fortement embué, les ébats comiques du marin et de sa femme métamorphosée, le petit Jesús se sent de trop, une fois de plus. Laisse seul dans un coin, il se traîne dans les escaliers qu'il parvient laborieusement à gravir avec sa reptation de mollusque.

Se retrouvant, on ne sait comment, dans un désert, il rejoint un cul-de-jatte avec qui il avait déjà partagé quelques baignades sur la plage, quand sa mère adoptive l'y amenait. Son ami le transporte dans sa voiturette à manivelle qu'il actionne de ses bras puissants. Une fois de plus, l'homme-tronc survit à la soif et aux privations grâce à son étonnant pouvoir de s'allier spontanément à tous les agents naturels qu'il

rencontre. Puis, voilà Jesús engagé dans un cirque comme monstre savant : on le plante dans un gros pot de fleurs où, enterré jusqu'au menton, il doit répondre aux questions encyclopédiques des visiteurs. Il finira chanteur d'opéra, et même, célèbre, riche et heureux.

Habituellement, le théâtre de marionnettes donne à voir des objets animés avec art au point qu'ils semblent dotés de vie, voire d'une âme. Ici, c'est l'inverse. Un véritable corps humain devient littéralement un objet sous nos yeux. On pense à Nagg et Nell, les infortunés parents de Hamm dans *Fin de partie* de Beckett, qui finiront par rendre leur dernier souffle au fond de leur poubelle. Sauf qu'ici aucune poubelle ne vient couvrir d'une tôle pudique les restes de ces déchets humains. Jesús est porté, transporté comme un bébé ou un animal domestique, posé tel un bibelot sur une table. Et pourtant, il vit, il bouge ! a-t-on envie de crier : *E pur, si muove!* Assister impuissant à cette réification d'un corps humain traité comme une marionnette provoque un malaise – on se sent voyeur –, qui s'accompagne d'émotion et d'admiration devant le jeu du comédien, d'une bouleversante intensité.



Jesús Betz, spectacle présenté par La Troppa (Chill) à la Biennale internationale des arts de la marionnette en 2003. Photo : La Troppa.

Autour du personnage central, les comédiens portent des masques, ou sont tenus par de « vraies » marionnettes : c'est le cas des mouettes et des pingouins. Qui, de Jesús ou de ceux qui l'entourent, a l'air plus vivant ? Difficile à dire...

Comme au cinéma

Pour ajouter à l'effet hallucinant, presque hypnotique du jeu de l'acteur principal, un traitement cinématographique vient appuyer les tableaux vivants. Le cadre de la scène est en effet réduit par des panneaux noirs coulissant latéralement et verticalement, pendant la représentation. Il reste donc la plupart du temps une image scénique réduite à la dimension d'un castelet, ou d'un écran, mais qui se déplacerait lentement un peu partout dans l'espace, et qui même serait en mouvement pendant une scène, en fonction de l'action. Vivement éclairée, de couleurs éclatantes, l'image en relief semble nous happer par sa vérité saisissante. Elle est en outre soutenue par une forte musique de chœurs et de grandes orgues.

Révélation au moment du salut : l'homme-tronc n'en était pas un ! Il était joué de manière hallucinante par un petit comédien mince et souple dont le corps recroquevillé, emmaillotté, était comprimé dans une sorte de sac pourvu de quatre moignons. Ainsi, tout le temps où l'on accrochait ce torse la tête en bas, où on le mettait en croix comme un Christ, on ne faisait que manipuler un habile danseur contorsionniste. Chapeau ! Ils m'ont eu ! Le public, nombreux sur les gradins où pas une place n'était restée libre, a applaudi à tout rompre.

J'ajoute que, sur le fond, la pièce évoque le périple d'un peuple qui a dû longtemps s'endurcir sous la botte d'un pouvoir autoritaire. Comment alors raconter l'impossible vérité de la souffrance dans ce coin

perdu du sud de l'Amérique? Comment témoigner, avec la franchise d'un enfant adulte, de l'énergie qu'il faut pour survivre à l'atroce et, même, pour s'épanouir et finir par découvrir l'amour? Avant *Jesús Betz*, La Troppa avait présenté *Pinocchio*, *Voyage au centre de la terre* et *Gemelos (le Grand Cahier)*. Trois autres voyages initiatiques, trois contes moraux et spirituels qui, comme *Jesús Betz*, plongent au cœur des questions essentielles.

Moins convaincant

Des huit autres spectacles que j'ai vus à la BIAM de 2003, rien de très étonnant, ni neuf, ni particulièrement mémorable. Sauf une « chose » très courue, mais que j'ai trouvée plutôt d'une énorme insignifiance : *3601°* par la compagnie française Amoros et Augustin. Luc Amoros et Michèle Augustin, que l'on dit « ethnologues », parcourent le monde depuis longtemps avec leur théâtre d'ombres qui a pris au cours des années toutes sortes de formes. Cette fois, sous un grand chapiteau circulaire dressé dans la Grande Halle, ils ont accroché à une haute structure métallique une immense toile de plastique transparent, de chaque côté de laquelle, suspendus par des harnais à des câbles horizontaux, des acrobates exécutent des graffiti. Musique bruyante, percussions en direct et projections vidéo gavent l'œil et l'oreille tandis que, ruisselants de peinture, les performeurs en salopette, sans dire un mot, dessinent ou écrivent sur la toile des images vaguement rituelles et des phrases énigmatiques du genre :

De ton coup d'œil perçant de hibou aux
aguets, tu as saigné ma toile des
humeurs qu'elle secrète
À sa surface noire explosent des tumeurs
de couleurs
Sur ma toile à présent coulent d'étranges
larmes qui m'alarment

Les procédés varient. On monte à l'assaut de la toile à grandes enjambées, avec de gigantesques pinceaux – des balais –; on asperge de peinture, çà et là sur le plateau, des surfaces de verre sous lesquelles un projecteur envoie un rai vers la toile; on se met à plusieurs pour gribouiller simultanément les deux côtés du plastique. Le public circule librement dans l'enclos. Il n'y a pas de sièges. On invite aussi les spectateurs à se promener des deux côtés de la toile, mais en restant à bonne distance pour éviter de se faire salir par les éclaboussures.

En quoi cette performance, que l'on présente dans le programme comme une « quête sur le sens de l'image », explorant « l'histoire de l'écriture à travers le geste et la graphie », est-elle marionnettique? Peut-être les câbles de suspension des graffiteurs sont-ils censés rappeler les fils des petites marionnettes? Ou alors, mais le rapport est moins évident, la spirale qui, à un moment donné, finit par apparaître dans l'orgie de couleurs pourrait passer pour une subtile référence à la gidouille du Père Ubu... Mais bon! Cela n'excuse pas la grande perte d'énergie de cette expérience dont la plus grande qualité était de ne durer qu'une heure. ¶

Michel Vaïs était l'hôte de la BIAM à l'occasion d'une réunion du comité exécutif de l'Association internationale des critiques de théâtre. Son voyage à Paris a été rendu possible par le Conseil des Arts du Canada et le Conseil des arts et des lettres du Québec.